Témoigner d'une guerre dont on ne parle pas

C'est le 17 janvier 2024, au sein du lycée Paul Valéry que s'est tenue une conférence sur les mémoires de la guerre d'Algérie. Sous l'égide de l'office national des anciens combattant et victimes de guerre, deux mémoires se sont confrontées mais aussi complétées, celle de Bachir Dahak et de Christelle Roumigous. Ainsi, au cœur des tumultes de la guerre d'Algérie, une toile narrative complexe se tisse, révélant ces deux récits poignants qui reflètent la diversité des expériences vécues au cours d'une « sale » guerre de 1954 à 1962. Ces témoignages, comme des échos d'une époque révolue, mettent en lumière les mémoires plurielles de ceux qui ont été témoins. Témoins, de ce qui longtemps, n'était pas qualifié de « guerre », mais « d'évènements » d'Algérie.

Le premier récit, celui de Bachir Dahak, enseignant à l'université de droit et de science politique de Montpellier et membre de l'association « Coup de Soleil ». Il offre d'abord une contextualisation historique de la guerre d'Algérie ; les racines de la révolte, bien plus lointaines que l'on pense avec notamment le code de l'indigénat en 1887, un texte de lois coloniales discriminatoires. Il a donné également un aperçu des épreuves vécues par un homme, son père, dont le destin est étroitement lié aux soubresauts de la guerre. Bachir, enfant d'un membre du Front de Libération National (FLN). Il témoigne de la préparation à la guerre de son père, troquant du matériel américain de la Seconde Guerre mondiale contre de l'artisanat algérien. Son engagement dans le mouvement indépendantiste, notamment ses missions de ravitaillement en médicaments dans les maquis, entraînent son emprisonnement. Torturé, à trois reprises, par des soldats actifs de l'armée française entre 1958 et 1962. C'est le 18 mars 1962, jour de la signature des Accords d'Évian, que l'Algérie fête son indépendance en liesse. Mais c'est aussi ce jour où Bachir est allé chercher en prison son père pour la dernière fois. Ce jour pour lui est le symbole d'une libération du joug français sur l'Algérie.

De l'autre côté de la société coloniale, le récit touchant de Christelle Roumigous, une « Pied-Noir », est une fille d'un instituteur socialiste devenu maire de son village. Elle évoque les souvenirs de l'exil forcé de son père pour échapper aux menaces de l'Organisation de l'Armée Secrète (groupe terroriste d'extrême droite souhaitant garder une Algérie française), du fait de son soutien à l'indépendance de l'Algérie. En effet, son père s'est révolté contre l'armée française locale ayant réquisitionné les salles de classe de l'école du village pour en faire des salles de torture. Estimé par la population locale, il fut inquiété par l'OAS en 1961, et décide de quitter l'Algérie en février 1962. Christelle et sa mère le rejoignent peu de temps après en avril. Les émotions brutes qui transparaissent dans sa voix, révèlent la nostalgie poignante de Christelle et la douleur d'avoir laissé derrière elle une vie imprégnée de beaux souvenirs ; une certaine « nostalgérie ». Déprimée par une vie maussade en France, Christelle semble retrouver un élan vital lorsque son père retourne en Algérie comme coopérant avec sa famille, après les Accords d'Évian de 1962. Il est alors accueilli avec les honneurs au village et fait l'objet d'un article du journal local. Christelle et sa famille y resteront jusqu'en 1966, peu après le coup d'état du colonel Houari Boumédiène 1965.

L'auto-censure qui voile le témoignage de Dahak semble révéler les tourments d'un homme dont le vécu douloureux oscille entre la nécessité de témoigner de la torture qu'a connue son père et de dénoncer les ravages subis par les Harkis, souvent négligés dans les récits historiques et témoignages. En effet, les Harkis étaient les soldats supplétifs de l'armée française, et une fois l'indépendance de l'Algérie acquise, la plupart sont restés. Cependant la colère populaire était impitoyable et selon les estimations, de 50 000 à plus de 100 000 harkis ou membres de leurs familles ont été torturés et tués. Si, Bachir Dahak a évoqué un lynchage dont il a été témoin, il semblait minimiser le sort réservé aux Harkis à l'issue de la guerre. Cette auto-censure soulève alors des questions cruciales ; sur la complexité de la vérité dans un contexte aussi délicat, où les silences

deviennent temporairement protecteurs. Derrière une longue mise en contexte historique, Bachir Dahak semblait plus se protéger afin d'échapper éventuellement à ses souvenirs.

Du deuxième témoignage émanaient des émotions et une nostalgie poignantes pour une vie laissée derrière. Cependant, cette nostalgie peut sembler s'apparenter à la « nostalgie », sorte de nostalgie qu'éprouvent certaines personnes qui vécurent en Algérie et qui sont en exil. L'attachement de Christelle à l'Algérie indépendante ne dissimule pas la douleur de la perte d'une vie qui lui semblait plus simple, plus douce. L'ombre de la guerre quant à elle continue de hanter ses souvenirs, au travers d'un stress post traumatique important. En effet, ayant été témoin de la lutte violente que menait le FLN contre l'armée française, un inoffensif feu d'artifice lors du 14 juillet peut faire ressurgir toutes peurs passées.

Ces témoignages révèlent les expériences variées des acteurs. La guerre d'Algérie ne peut être simplement définie comme une guerre opposant algériens et français, mais plutôt une guerre à portée politique, voire éthique, entre colonialistes et anti-colonialistes. Bachir Dahak et Christelle Roumigous, aux parcours si singuliers, dévoilent des facettes souvent négligées de l'histoire, mettant en lumière la complexité des relations, des choix et des souffrances individuelles pendant la guerre. Ensemble, ces deux témoignages ouvrent une fenêtre sur une période de l'histoire où chaque vie était une tragédie en soi et permettent d'approcher une certaine vérité historique.

article de Lou Ann.